

Bucarest, chez Capsa. « *C'est le monsieur, là-bas, au fond* ». Dans la direction indiquée par le maître d'hôtel, Philippe Robin, deuxième secrétaire de l'ambassade de France, aperçoit la mince silhouette du colonel Cornel Florescu, en tenue civile, attablé seul, dos au mur sur une des banquettes de couleur pourpre. L'endroit n'est pas très discret pour un rendez-vous, se dit Robin. L'officier du SRI (Service roumain de renseignements) a sans doute voulu l'exposer, par malice.

Le restaurant Capsa, à deux pas de la place de l'Université et de l'ancien siège du Comité central du Parti communiste, est une institution. « *C'est un style, une tradition, une habitude, un organe, un décor, une salle des pas perdus, un monument et une cocarde, que Capsa* » écrivait Paul Morand en 1935. En juillet 1990, le décor a perdu de sa splendeur, mais le lieu reste intimidant. On y entre comme dans une église, en chuchotant.

– Bonsoir, colonel ! Robin.

- Monsieur Robin ! Asseyez-vous, je vous en prie !

La conversation se poursuit en roumain. Après avoir passé commande, les deux hommes font semblant d'avoir un échange sur la situation générale du pays. Philippe Robin a bien l'intention de laisser son interlocuteur se dévoiler. Après tout, c'est lui qui a souhaité le rencontrer. Cornel Florescu est bien informé car c'est Robin, et personne d'autre, qu'il a appelé pour convenir de ce rendez-vous. Immédiatement intéressé, le deuxième secrétaire n'a pas jugé nécessaire de prévenir l'ambassadeur avant de se rendre chez Capsa.

Sans rire, Philippe Robin choisit un *diplomat* pour le dessert, une des spécialités de la maison. Le colonel termine lentement la bouteille de Cotnari.

– Maintenant que votre ami, ce monsieur Auriol, est rentré à Paris, comment allez-vous faire pour surveiller vos compatriotes qui ont choisi la Roumanie ?

La question manque d'élégance, mais elle a l'avantage d'être directe, se dit Robin.

– Mais nous ne voulons pas surveiller ces gens ! Vous le faites très bien vous-même.

– Ah bon ? Votre type était juste une assistante sociale, alors ?

Florescu en sait certainement plus qu'il ne le laisse paraître, se dit Robin. Aussi, mieux vaut botter en touche. Ce sujet ne les emmènera nulle part.

– Puisque nous parlons de surveillance, colonel, vous ne croyez pas que vos services pourraient arrêter de suivre tous les jours ces deux voitures ?

Robin sort de sa poche quelques photos qu'il glisse discrètement sous le nez de Cornel Florescu. Les deux véhicules concernés ne font pas partie du parc de l'ambassade, mais appartiennent bien à deux Français. L'un effectue régulièrement des allers-retours entre Bucarest et Sofia. L'autre est professeur de français à l'université de Timisoara. Officiellement en tout cas.

Entretemps, Florescu a fait signe au serveur et celui-ci leur apporte deux petits verres de *palinka*.

– Celle-ci vient directement de Transylvanie, monsieur Robin. Une *palinka* comme ça, vous n'en trouverez nulle part dans le commerce ! Pour votre histoire de voitures, écoutez, vous faites votre travail et nous faisons le notre, c'est tout à fait normal. Mais nous savons bien que la France est notre amie ! Ne vous inquiétez pas. Je pense que vous appréciez les informations que nous vous communiquons sur nos amis italiens et allemands... Aussi, il faut nous faire un peu confiance, monsieur Robin ! L'époque Ceausescu est morte !

Philippe Robin avale son verre de *palinka* d'une traite et rigole intérieurement. L'époque Ceausescu est peut-être morte, mais ce colonel Florescu était déjà en fonction sous l'ancien régime et, à la Securitate, il s'occupait tout particulièrement des Français. C'est même lui qui avait réussi à faire nommer une de ses collaboratrices au service

L'inconnu du Palais Elisabeta – Marc Capelle

culturel de l'ambassade de France. Alors, faire confiance, peut-être, mais en gardant les yeux ouverts.